

<http://divergences.be/spip.php?article3673>



Israël est tombé dans un gouffre

- Archives - Archives Générales 2006 - 2024 - 2024 - Avril 2024 -



Date de mise en ligne : mercredi 27 mars 2024

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

Origine [Nex-YorkTimes](#) sous le titre "Israel Is Falling Into an Abyss"
[Traduction française](#)

[<http://divergences.be/sites/divergences.be/local/cache-vignettes/L387xH346/grosman-bb7cc.jpg>]

À mesure que le matin du 7 octobre s'éloigne, ses horreurs semblent augmenter dans notre esprit.

Encore et encore, nous Israéliens, nous nous demandons ce qu'est devenue une partie de notre identité et de notre avenir.

Comment pendant plusieurs heures, des terroristes du Hamas ont pu envahir nos maisons, assassiner 1200 personnes, violer, kidnapper, piller et brûler.

Pendant ces heures cauchemardesques, avant que les forces de Tshal ne réagissent, nous avons pu prendre conscience de ce qui nous arriverait si un jour Israël n'existait plus.

De la même manière, pour les juifs vivant en dehors d'Israël, le choc a été tel qu'une partie de leur force de vie leur a été ôtée à jamais. Ils se sont rendus compte qu'Israël leur était indispensable non seulement comme idée mais également comme fait concret.

Alors que l'armée commençait à riposter, la société civile s'enrôlait déjà en masse dans des opérations de sauvetage et de logistique, avec plusieurs milliers de citoyens se portant volontaires pour faire ce que le gouvernement aurait dû faire s'il n'était pas dans cet état de paralysie.

Au moment de la publication, selon les données du ministère de la Santé de Gaza dirigé par le Hamas, plus de 30 000 Palestiniens ont été tués dans la bande de Gaza depuis octobre. Ils comprennent de nombreux enfants, femmes et civils, dont beaucoup n'étaient pas membres du Hamas et n'ont joué aucun rôle dans le cycle de la guerre. « Inimpliqués », comme Israël les appelle en "conflictose", la langue avec laquelle les nations en guerre se trompent afin de ne pas faire face aux répercussions de leurs actes.

Le philosophe Gershom Sholem, en citant la Kabbale a dit : "Tout le sang irriguera la plaie" : c'est ce qui se passe encore 5 mois après le 7 octobre.

Le choc, la peine, la peur, la fureur, l'envie de vengeance, l'énergie mentale de toute une nation n'ont pas arrêté d'irriguer cette plaie, ce gouffre dans lequel nous ne cessons de tomber.

Toutes nos pensées nous ramènent à ces jeunes filles, ces femmes, et semble-t-il aussi, ces hommes, violés et assassinés, par des meurtriers qui se sont eux-mêmes filmés.

Ces familles entières brûlées vives. Ces bébés tués.

Ces otages, pour certains des vieillards ou des des enfants, détenus dans des conditions inhumaines, dans des cages au fond de tunnels.

Comment pouvons-nous encore vivre dans ce monde où règne un tel mal, une telle cruauté ?

Un monde où existe le Hamas.

L'énormité des événements du 7 octobre efface parfois de notre mémoire ce qui s'est passé avant. Et pourtant, des fissures alarmantes apparaissaient dans la société israélienne quelque neuf mois avant le massacre. Le gouvernement, avec Benjamin Netanyahu à sa tête, tentait de franchir une série de mesures législatives visant à affaiblir gravement l'autorité de la Cour suprême, portant ainsi un coup mortel au caractère démocratique d'Israël. Des centaines de milliers de citoyens sont descendus dans la rue chaque semaine, durant tous ces mois, pour protester contre le plan du gouvernement. L'aile droite israélienne a soutenu le gouvernement. La nation entière devenait de plus en plus polarisée. Ce qui était autrefois un argument idéologique légitime entre la droite et la gauche avait évolué vers un spectacle de haine profonde entre les différentes tribus. Le discours public était devenu violent et toxique. On a entendu parler du pays divisé en deux peuples distincts. Et le public israélien a estimé que les fondations de sa maison nationale tremblaient et étaient susceptibles de s'écrouler.

Pour la plupart des nations, un pays est d'abord une maison où règne la sécurité.

Pour un Israélien, cette maison est une forteresse qui depuis le 7 octobre ne garantit même pas cette sécurité.

Malgré tout, les Israéliens sont fiers d'avoir pu faire face à ce cataclysme.

Mais pourquoi a-t-il fallu attendre le 7 octobre pour réaliser notre unité ?

Pour ceux d'entre vous qui vivent dans des pays où le concept de "maison" est tenu pour acquis, je devrais expliquer que pour moi, à travers mon objectif israélien, le mot "maison" signifie un sentiment de sécurité, de défense et d'appartenance qui enveloppe son esprit de chaleur. "La maison" est un endroit où je peux exister facilement. Et c'est un endroit dont les frontières sont reconnues par tout le monde – en particulier par mes voisins.

Mais tout cela, pour moi, est englouti. À l'heure actuelle, je crains qu'Israël soit plus une forteresse que la maison. Il n'offre ni sécurité ni facilité, et mes voisins nourrissent de nombreux doutes et exigences concernant ses murs et, dans certains cas, son existence même. En ce terrible samedi noir, il s'est avéré que non seulement Israël était encore loin d'être une "maison" dans le plein sens du terme, mais qu'il ne savait même pas comment être une simple forteresse.

Néanmoins, les Israéliens sont à juste titre fiers de la manière rapide et efficace dont ils se sont mobilisés pour offrir un soutien mutuel lorsque le pays était menacé, que ce soit par une pandémie comme le Covid-19 ou par une guerre. Partout dans le monde, des soldats de réserve sont montés dans les avions pour rejoindre leurs compagnons qui avaient déjà été appelés. Ils allaient "protéger notre maison", comme ils le disaient souvent dans les interviews. Il y avait quelque chose qui bougeait dans cette histoire unique : ces jeunes hommes et ces jeunes femmes se sont précipités vers le front depuis les extrémités de la terre pour protéger leurs parents et leurs grands-parents. Et ils étaient prêts à donner leur vie. Tout aussi émouvant était le sentiment d'unité qui prévalait dans les tentes des soldats, où les opinions politiques n'étaient pas importantes. Tout ce qui comptait, c'était la solidarité et la camaraderie.

Mais les Israéliens de ma génération, qui ont traversé de nombreuses guerres, demandent déjà, comme nous le faisons toujours après une guerre : pourquoi cette unité n'émerge-t-elle qu'en temps de crise ? Pourquoi seules les menaces et les dangers nous rendent-ils cohérents et font-ils ressortir le meilleur de nous-mêmes, nous libèrent-ils

également de notre étrange attirance pour l'autodestruction – la destruction de notre propre maison ?

Ces questions provoquent une perspicacité douloureuse : le profond désespoir ressenti par la plupart des Israéliens après le massacre pourrait être le résultat de la condition juive dans laquelle nous avons une fois de plus été jetés. C'est la condition d'une nation persécutée et non protégée. Une nation qui, malgré ses énormes réalisations dans tant de royaumes, est toujours, au fond de l'intérieur, une nation de réfugiés, imprégnée de la perspective d'être déracinée même après près de 76 ans de souveraineté. Aujourd'hui, il est plus clair que jamais que nous devons toujours préserver cette maison fragile. Ce qui a également été clarifié, c'est à quel point la haine de cette nation est profondément enracinée.

Une autre pensée suit, à propos de ces deux peuples torturés : le traumatisme de devenir réfugiés est fondamental et primordial pour les Israéliens et les Palestiniens, et pourtant aucune des deux parties n'est capable de voir la tragédie de l'autre avec un cheveu de compréhension – sans parler de compassion.

Un autre phénomène honteux est apparu à la surface à la suite de la guerre : Israël est le seul pays au monde dont l'élimination est la plus ouvertement évoquée.

Lors de manifestations auxquelles ont participé des centaines de milliers de personnes, sur les campus des universités les plus respectées, sur les médias sociaux et dans les mosquées du monde entier, le droit d'Israël à exister est souvent contesté avec enthousiasme. Une critique politique raisonnable qui tient compte de la complexité de la situation peut céder la place – lorsqu'il s'agit d'Israël – à une rhétorique de haine qui ne peut être refroidie (voire pas du tout) que par la destruction de l'État d'Israël. Par exemple, lorsque Saddam Hussein a assassiné des milliers de Kurdes avec des armes chimiques, il n'y a pas eu d'appels à démolir l'Irak, à l'effacer de la surface de la terre. Ce n'est que lorsqu'il s'agit d'Israël qu'il est acceptable d'exiger publiquement l'élimination d'un État.

Les manifestants, les voix influentes et les dirigeants publics devraient se demander ce qu'il y a, à propos d'Israël, qui provoque ce dégoût. Pourquoi Israël, l'un des 195 pays de la planète, est-il seul à être "conditionnel", comme si son existence dépendait de la bonne volonté des autres nations du monde ?

Il est terrifiant de penser que cette haine meurtrière s'adresse uniquement à un peuple qui, en fait, était presque éradiqué il y a moins d'un siècle. Il y a aussi quelque chose de pénible dans le lien tortueux et cynique entre l'anxiété existentielle juive et le désir exprimé publiquement par l'Iran, le Hezbollah, le Hamas et d'autres qu'Israël cesse d'exister. Il est en outre intolérable que certaines parties tentent de forcer le conflit israélo-palestinien dans un cadre colonialiste lorsqu'elles oublient volontairement et obstinément que les Juifs n'ont pas d'autre pays, contrairement aux colonialistes européens auxquels ils sont faussement comparés, et obscurcissent le fait que les Juifs ne sont pas arrivés sur la terre d'Israël en conquête mais en quête de sécurité ; que leur puissante affinité avec cette terre a près de 4 000 ans ; que c'est là qu'ils ont émergé en tant que nation, religion, culture et langue.

On peut imaginer la joie malveillante avec laquelle ces gens marchent sur l'endroit le plus fragile de la nation juive, sur son sentiment d'être un étranger, sur sa solitude existentielle. C'est cet endroit qui le condamne souvent à commettre des erreurs aussi fatidiques et destructrices, destructrices à la fois pour ses ennemis et pour elle-même.

Qui serons-nous – Israéliens et Palestiniens – lorsque cette longue et cruelle guerre sera terminée ? Non seulement la mémoire des atrocités infligées les uns aux autres nous séparera pendant longtemps mais encore dès que le Hamas en aura l'occasion, il mettra rapidement en œuvre l'objectif clairement énoncé dans sa Charte originale : à savoir le devoir religieux de détruire Israël.

Comment, alors, pouvons-nous signer un traité de paix avec un tel ennemi ?

Et pourtant, quel choix avons-nous ?

Les Palestiniens auront leur propre compte. En tant qu'Israélien, je demande quel genre de personnes nous serons à la fin de la guerre. Où dirigerons-nous notre culpabilité – si nous sommes assez courageux pour le ressentir – pour ce que nous avons infligé à des Palestiniens innocents ? Pour les milliers d'enfants que nous avons tués. Pour les familles que nous avons détruites.

Et comment allons-nous apprendre, afin de ne plus jamais être surpris, à vivre une vie pleine sur le bord du couteau ? Mais combien veulent vivre leur vie et élever leurs enfants au bord de ce couteau ? Et quel prix paierons-nous pour vivre dans la vigilance et la suspicion constantes, dans la peur perpétuelle ? Qui d'entre nous décidera qu'il ne veut pas – ou ne peut pas – vivre la vie d'un soldat éternel, un Spartiate ?

Qui restera ici en Israël, et ceux qui restent seront-ils les plus extrêmes, les plus fanatiquement religieux, les plus nationalistes, les racistes ? Sommes-nous condamnés à regarder, paralysés, alors que l'israélisme audacieux, créatif et unique est progressivement absorbé par la blessure tragique du judaïsme ?

Ces questions accompagneront probablement Israël pendant des années. Il y a cependant la possibilité qu'une réalité radicalement différente se lève pour faire face à eux. Peut-être que la reconnaissance que cette guerre ne peut pas être gagnée et, de plus, que nous ne pouvons pas soutenir l'occupation indéfiniment, forcera les deux parties à accepter une solution à deux États, qui, malgré ses inconvénients et ses risques (d'abord et avant tout, que le Hamas prenne la Palestine lors d'une élection démocratique), est toujours la seule réalisable ?

C'est aussi le moment pour les États qui peuvent exercer une influence sur les deux parties d'utiliser cette influence. Ce n'est pas le moment de la petite politique et de la diplomatie cynique. C'est un moment rare où une onde de choc comme celle que nous avons connue le 7 octobre a le pouvoir de remodeler la réalité. Les pays ayant un intérêt dans le conflit ne voient-ils pas que les Israéliens et les Palestiniens ne sont plus capables de se sauver eux-mêmes ?

Les mois à venir détermineront le sort de deux peuples.

Il faudra trouver une solution raisonnable, humaine et morale à ce conflit de plus d'un siècle.

Non pas avec enthousiasme et espoir, mais à cause du désespoir et de l'épuisement de chacun.

Il semblerait qu'il a fallu d'abord traverser l'enfer pour s'approcher des portes du paradis.